Document generated on 06/05/2025 1:09 a.m.

**Jeu**
**Revue de théâtre**

# Ma fugue. Ma seule et unique fugue

Mélanie Demers

Number 146 (1), 2013

URI: https://id.erudit.org/iderudit/68857ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Demers, M. (2013). Ma fugue. Ma seule et unique fugue. *Jeu*, (146), 49–52.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

MÉLANIE DEMERS

# MA FUGUE. MA SEULE ET UNIQUE FUGUE

**Ce texte a été écrit pour être lu lors d'une rencontre de l'Association des compagnies de théâtre. L'auteure l'a révisé en vue de cette publication.**

Chercher à comprendre, c'est commencer à désobéir.
Jean-Michel Wyl

Une fois, quand j'avais 4 ans, j'ai voulu aller voir ailleurs. C'est tôt pour fuguer à 4 ans. Mais l'appel du large, un élan, un grand vent me portait. Le désir de toucher l'horizon et de défier mes petites libertés m'ont poussée ce jour-là (probablement après une dispute normalement sans conséquence) à enfiler mon maillot de bain pourpre. Celui avec une belle grande bande jaune partant du sein gauche et échouant sur la hanche droite, mon maillot préféré, celui qui me donnait des ailes, vous voyez ?… Toujours est-il que ce jour-là…

J'ai enfilé mon maillot de bain préféré.
J'ai pris mon panier d'épicerie Fisher Price.
J'y ai déposé prestement mes souliers de course, quelques provisions en plastique aux couleurs assorties (si je me rappelle bien, un steak rose et une pomme de couleur bleue).
Et j'ai embrassé la route.

Il faut dire qu'à l'époque, je grandissais dans un quartier mal famé entre la prison de Québec et le jardin zoologique. Vous savez… une telle histoire ne s'invente pas. Alors, entre la prison et le zoo, ben, il faut croire que l'accumulation des barreaux doit nécessairement nourrir un désir de liberté. Voilà en quelques mots une mythologie enfantine, mais ô combien légitime, les balbutiements d'une envie d'aller voir ailleurs.

Au moment de la décision (je parle ici de la courageuse décision de fuguer), il faisait encore un soleil radieux, mais les préparatifs avaient pris du temps et déjà les nuages pesaient lourd. C'est une décision importante et dangereuse de prendre la route quand on a 4 ans. En plus, on brise le cœur de sa mère. Je me voyais déjà conquérir le terrain vague de l'autre côté du boulevard. C'est loin, l'autre côté

du boulevard quand on a 4 ans. Mais, pour cela, il fallait traverser cette maudite grande rue, s'installer ailleurs et tenter de coloniser ce nouvel espace. Comment faire alors pour souscrire à son besoin d'émancipation, sans désobéir à sa maman ? Le dilemme, je me rappelle, était réel. Je suis devant le boulevard. Les voitures m'ignorent. Ça roule, les voitures. Ça va quelque part. Ça a une destination. Évidemment, comme je suis dans le film de ma mémoire, alors il commence à pleuvoir. Les gouttes sont froides et incommodantes. Dans la précipitation des préparatifs, j'ai sûrement oublié 1 000 choses importantes mais, pour l'heure, j'ai surtout oublié un imperméable. Et sans imperméable, c'est très inconvenant quand il pleut... Alors, dans la perspective de m'élancer vers l'immensité de l'inconnu, de traverser un boulevard furieux et de dormir sur un territoire inhospitalier, à 4 ans, sous la pluie, j'ai rebroussé chemin. Ma révolution avait duré en tout et pour tout moins d'une demi-heure. L'humiliation de revenir sur mes pas s'est rapidement dissipée dans un plat amoureusement préparé par une maman qui n'avait pas voulu retenir mon élan.

Regardons-nous. N'avons-nous pas encore 4 ans aujourd'hui ? Ne sommes-nous pas habités par un désir d'élévation mais aussi une peur sourde de traverser la rue ?

Est-il encore possible de cultiver notre instinct de grandeur pour nous permettre un instant de bonheur, un moment de folie, une goutte de génie ?

Nous n'avons plus 4 ans. Il est essentiel, il est impératif de traverser le boulevard. Désobéissons tous à maman. Maman étant ici notre pire obstacle et notre meilleur ennemi... En quelques mots, nos limites inventées, la menace de la médiocrité ou la peur de ne pas être à la hauteur.

Pour les artistes, c'est peut-être la peur de ne pas vendre son *show*, la peur de ne pas remplir sa salle, la peur de ne pas plaire au public, la peur de ne pas avoir sa subvention, la peur de ne pas avoir d'attention, la peur d'être critiqué, d'être ignoré, d'être oublié, la peur de ne pas être aimé par ses pairs, par ses frères. Alors amis, désobéissons à maman. Courageusement. Parce que parfois, c'est juste nécessaire.

> L'histoire nous apprend que la démocratie est beaucoup plus souvent menacée par l'obéissance aveugle des citoyens que par leur désobéissance. [...] Ce n'est pas la loi qui doit dicter ce qui est juste, mais ce qui est juste qui doit dicter la loi. Aussi bien, lorsque le citoyen estime qu'il y a conflit entre la loi et la justice, il doit choisir de respecter la justice et désobéir à la loi. Ce qui doit inspirer le comportement du citoyen, ce n'est pas ce qui est légal, mais ce qui est légitime[1].

Artistes, inventons nos propres règles. Justes et vraies.

Comme le dernier printemps a fait naître une envie de résister à une certaine servilité, balayons du même souffle la menace d'une obéissance aveugle aux systèmes, aux diktats, aux quotas, aux critères, aux formulaires, aux modes, aux modèles, aux pourcentages, aux paramètres, aux baromètres, aux prototypes, aux spécimens, et autres statistiques bureaucratiques nous astreignant bêtement à remplir des cases plutôt qu'à brasser les cages. Si nous avons une vision, alors vivons en visionnaires et non en fonctionnaires.

J'en appelle donc à notre indocilité et à notre insoumission. Nous nous devons ça à nous-mêmes. Paradoxalement, notre indiscipline sauvera peut-être notre discipline !

Si, après mes 4 ans, je n'ai plus jamais tenté de fuguer, depuis, je cherche à fuir… Fuir la stagnation, l'abattement, l'endormissement, la consternation, l'anesthésie et l'apathie qui guettent toujours un peu. Et pour cela, j'ai choisi de bouger, de danser et de traduire en gestes l'état des lieux, l'état des êtres et l'état des choses.

À l'heure où je vous parle, à cette seconde même, en cet instant précis où nous existons ensemble, peut-être même qu'on se parle dans le blanc des yeux, peut-être même qu'on existe un peu mieux… Alors, en ce *jourd'hui*, en ce maintenant, en ce moment, combien d'entre nous sommes à plancher sur un scénario, une toile, un montage vidéo ? Combien d'entre nous sommes à trouver le mot juste, le geste juste, le contraste parfait pour dire toute notre imperfection, pour

1. Jean-Marie Muller, « Vous avez dit désobéissance ? », <www.irenees.net>.

CI-CONTRE :
Mélanie Demers (2010). © Caroline Désilets.

© Laurent Boursier/photodoc.unblog.fr.

mettre en lumière toutes nos carences et nos défauts de fabrication ? Une virgule fait toute la différence, un souffle court ou long, un coup de pinceau, un pincement, un frôlement… Et tout cela, ça prend du temps et le temps, c'est de l'argent, nous disent-ils. Oui, ils nous le disent. On le sait. On le comprend. Alors une heure, une journée, une semaine à se demander où va vraiment la virgule… C'est de cette désobéissance-là dont je parle. Un *fuck you* en chuchotant, un *je m'en fous* drapé de gants blancs, une irrévérence, une imprudence, une absence de ménagement.

Dans un élan de nécessaire dissidence, soyons libres de refuser le formatage de nos pratiques et de nos disciplines. Échappons à la médiocrité, à ce qui est juste bien, à ce qui est bof, à ce qui est moyen. S'il faut nous tromper, alors trompons-nous avec élégance et le pied sur la pédale d'accélération. Désobéissons aux lois de l'industrie et de la *business*. Inventons un nouvel ordre pour que, un peu plus indisciplinés, nous devenions un peu plus libres aussi.

Dans un grand pied de nez à nos dirigeants, *indisciplinons-nous* tous et répondons par la bouche de nos canons redoutables et formidables !

Si jamais vous avez envie de traverser le grand boulevard avec moi, je propose à tous qu'on se pare chacun de notre maillot de bain couleur pourpre (celui qui nous donne des ailes) et qu'on aille sous la pluie prendre possession des terrains vagues. ■